

Lettres ou pas Lettres

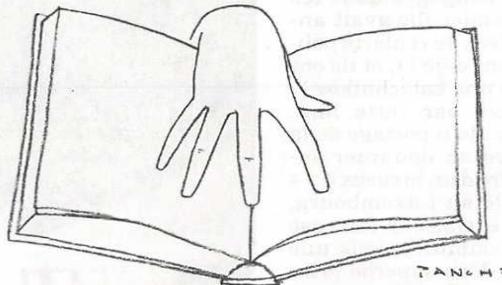
Lilith en liberté

Dans "J'ai tué Schéhérazade : confessions d'une femme arabe en colère" (Sindbad/Actes Sud), Joumana Haddad exprime sa révolte nue avec raffinement. Délicieux.

« **D**ANS le premier âge de ma vie, je ne voyais d'intérêt qu'à deux choses, dès que je me trouvais seule : la lecture et la masturbation. Toutes deux requéraient la solitude pour être pleinement appréciées. » Cette phrase ciselée à la Catherine Millet figure dans un brûlant manifeste, qui fait feu de tout voile, de tout préjugé, de tout cliché, rédigé par la journaliste et poétesse libanaise Joumana Haddad (née en 1970) à la gloire de la femme arabe. Laquelle est aussi une femme comme les autres, clame-t-elle à l'intention des Occidentaux, qui la voient soit en belle Orientale soit surtout en opprimée.

Inscrite au fronton de ce pamphlet autobiographique, cette phrase troublante se détache à la première page du chapitre « Femme arabe lisant le marquis de Sade ». Où l'auteur raconte comment à 12 ans, seule les après-midi d'été dans l'appartement de ses parents à Beyrouth, elle se hissait jusqu'au plus haut rayonnement de la bibliothèque paternelle pour s'ouvrir en français à un monde de délices où l'imagination était reine et sans chaînes : une décharge d'« adrénaline », un choc littéraire et sensuel qui a changé sa vie.

« La lecture, ce vice impuni »,



écrit magnifiquement Valéry Larbaud. Joumana Haddad, qui, élevée chez les sœurs, rejette le christianisme comme l'islam, a décidé, passé l'âge de 25 ans, de faire fi des pudeurs de jeune fille « pure » et d'écrire de la poésie érotique en arabe, d'inscrire son corps de femme désirante sur la page. « Quand j'écris, j'ai l'impression d'écrire avec mon corps et sur mon corps, avec mes ongles, à partir d'eux, comme si les mots me sortaient des pores pour venir s'inscrire sur ma peau. C'est une chasse violente, brutale et sanglante, autant qu'un voyage contemplatif et sensuel. » De la lecture libertine à la littérature en liberté comme instrument concret d'émancipation de la femme et de réappropriation de son corps.

S'opère aussi ici la réappropriation de la langue et de la ci-

vilisation arabes, qui a connu des sommets d'érotisme plusieurs siècles avant Sade, rappelle l'auteur. Elle cite un passage du « Jardin parfumé » du cheikh Nefzaoui (XV^e siècle), en forme de conseils à l'amant : « ... alors serrez-la contre vous, aspirez son souffle, mordez-la ; embrassez-lui les seins, le ventre, les flancs, serrez-la dans vos bras ; jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse de plaisir ; quand vous la voyez ainsi transportée, introduisez votre membre ». En quête du plaisir du texte, Joumana Haddad, comme femme écrivain arabe, finit symboliquement par « étrangler Schéhérazade », qui en est venue pour elle à incarner le cliché de la femme arabe, créature nocturne soumise au bon plaisir de l'homme, sauvant à chaque fois sa tête par ses récits...

Par contraste, l'auteur se revendique de Lilith, la première femme toute-puissante créée de l'argile à l'égal d'Adam, « dont Eve, née de la côte d'Adam, n'est qu'une pâle copie ». Attention, ce « livre hybride » n'est pas pour autant un brûlot féministe, mais plutôt un essai « non féministe » qui saisit le lecteur au collet et le contraint à réfléchir en retour sur le statut de la femme en Occident. C'est aussi un traité d'antipatriotisme et d'athéologie qui critique le Liban : « Au diable ce pays, son identité homicide, la cruauté de sa géographie, ses religions perverses qui dressent les hommes les uns contre les autres au nom d'un Dieu qui n'est même pas sûr d'exister. » Des pages extraordinaires déploient la description agressive de « Beyrouth, martyre et putain. Emancipée, mais portant le voile », tel un « monstre » nourri par l'interminable guerre civile « qui a rendu la durée épaisse et lourde, comme de la boue ».

Ce court traité de résistance féminine a été salué par des auteurs aussi différents que la Prix Nobel Elfriede Jelinek ou l'auteur de « Gomorra » Roberto Saviano : c'est dire sa force d'aérolithe incisif dans le ciel des idées toutes faites.

David Fontaine

● Traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissut. 144 p., 14,50 €.